

Colosse du Nord ou feu follet? : Portraits croisés du tsar Alexandre chez Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin (1814-1815)

Autor(en): **Dafflon, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **66 (2016)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-630366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Colosse du Nord ou feu follet? Portraits croisés du tsar Alexandre chez Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin (1814–1815)

Alexandre Dafflon

Alexandre I^{er} de Russie est sans aucun doute l'une des figures de son temps les plus difficiles à cerner. Petit-fils de la Grande Catherine, il monte sur le trône de Russie à la suite de l'assassinat de son père Paul I^{er}, le 11 mars 1801.¹ Son règne est d'emblée marqué du sceau du parricide, même si le degré d'implication du tsarévitch dans le crime demeure l'objet d'interprétations contradictoires. Il n'empêche qu'un sentiment de culpabilité hantera désormais celui qui succède au souverain assassiné et que ce sentiment ne sera pas étranger à l'évolution spirituelle du jeune Tsar. Elevé dans l'esprit des Lumières par La Harpe, sous la surveillance de sa grand-mère, Alexandre a l'ambition de réformer son empire selon les valeurs libérales qui lui ont été inculquées. L'immensité de la tâche à accomplir, la résistance des élites traditionnelles, les guerres napoléoniennes et ses propres hésitations empêcheront ses projets de devenir réalités.

Les années 1805–1815 sont presque entièrement occupées à la lutte contre la politique hégémonique de l'Empire français. Ces années sont un tournant dans la vie personnelle et politique du Tsar. La campagne de Russie de 1812 est une cruelle épreuve, dans laquelle l'Empereur fait preuve d'une ténacité et d'une détermination remarquables. Cette épreuve marque durablement Alexandre: revenu aux valeurs de la religion, il devient mystique et se considère missionné par Dieu pour pacifier l'Europe. C'est dans ce but qu'il réintègre la Prusse, les Etats allemands, l'Autriche enfin dans la coalition antinapoléonienne, poursuit la campagne d'Allemagne, puis celle de France, avant d'entrer triomphalement dans Paris le 31 mars 1814. C'est une apothéose pour Alexandre, qui a incarné, tout au long des années de guerre, la résistance à Bonaparte et la défense d'un équilibre continental.²

En 1814–1815, Alexandre est le sauveur de l'Europe. Son prestige est immense. Il incarne la résistance, mais aussi la paix, comme en atteste son comportement magnanime à l'égard de Paris et de la France. Au congrès de Vienne, entouré d'une immense délégation, il conserve ce prestige, en dépit du fait que la

1 Soit le 23 mars dans le calendrier occidental.

2 A ce titre, et dès 1805, le tsar est perçu comme le défenseur des petits Etats, tels que la Suisse, le Danemark, la Hollande ou encore le Royaume de Sardaigne.

cohésion entre les Alliés se fissure. Par rapport au jeune et aimable Tsar de la première décennie du XIX^e siècle, l'homme a changé moralement et physiquement: il a pris de l'embonpoint, ses traits se sont durcis, il commence à perdre ses cheveux et, surtout, il souffre d'une surdité partielle qui embrunit son caractère.³

Ses ennemis l'ont volontiers décrit comme un personnage faux, hypocrite, avide de domination, un «Colosse du Nord» – parfait pendant de «l'Ogre corse». A Sainte-Hélène du reste, maniant l'analogie, Bonaparte dira de lui:

Pour l'empereur de Russie, [...] il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction; il est facilement séduisant; mais on doit s'en défier: il est sans franchise; c'est un vrai Grec du Bas-Empire [...], car il est fin, faux, adroit [...]; il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter se présentant avec son déluge de Tartares.⁴

La grande majorité de ses contemporains partagent toutefois l'avis de Germaine de Staël, qui l'a rencontré en 1812 en Russie:

Je vis enfin ce monarque, absolu par les lois comme par les mœurs, et si modéré par son penchant [...]. Ce qui me frappa d'abord en lui, c'est une expression de bonté et de dignité telles que ces deux qualités paraissent inséparables, et qu'il semble n'en avoir fait qu'une seule. Je fus aussi très touchée de la simplicité noble avec laquelle il aborda les grands intérêts de l'Europe [...]. «Sire, lui dis-je, votre caractère est une constitution pour votre empire, et votre conscience en est la garantie.» «Quand cela serait, me répondit-il, je ne serais jamais qu'un accident heureux.»⁵

Cette repartie du Tsar révèle, au-delà de l'amabilité et de la grande simplicité de l'autocrate, un fond mélancolique, sombre et lunaire, probablement destructeur chez un homme disposant de tous les pouvoirs dans son empire. Nous avons donc affaire à un homme à doubles facettes, l'une lumineuse et ouverte, l'autre crépusculaire et secrète. Il en résulte que les historiens et les écrivains en ont fait soit un ange, un Apollon, soit un Hamlet, un Sphinx du Nord ou encore un feu-follet.⁶ Il n'est dès lors pas inintéressant de considérer comment deux Suisses présents au congrès de Vienne, Jean de Montenach, patricien fribourgeois, et Anna Eynard-Lullin, épouse d'un banquier-diplomate genevois et nièce de Charles Pictet de Rochemont, appréhendent la figure et le comportement du tsar de Russie à Vienne.⁷

3 Le portrait sans doute le plus ressemblant de cette époque est celui qu'en fait le peintre anglais Sir Thomas Lawrence entre 1814 et 1818, où l'homme apparaît, certes plein de bonté, mais le regard mélancolique et le vaste front pensif (Alexandre I^{er} de Russie, huile sur toile, 1814–1818, collections royales britanniques).

4 Emmanuel de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris 1842 (t. I), p. 381.

5 Germaine de Staël, *Dix ans d'exil*, Paris 1821 (chapitre XVII), cité dans: Claude de Grève, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris 1990, pp. 809–811.

6 Nous renvoyons ici à la littérature générale sur le Tsar, voir: Marie-Pierre Rey, *Alexandre I^{er}*, Paris 2009.

7 Les «journaux» tenus à Vienne par Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin ont été récemment édités, à l'occasion du bicentenaire du congrès de Vienne. Voir Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête.» *Vienne 1814–1815. Journaux du Congrès*, textes introduits et édités par Benoît Challand, Alexandre Dafflon et Jim Walker, avec la collaboration de Bernard Lescaze, Fribourg 2015.

Jean de Montenach et les Genevois

Il faut d'emblée se poser la question des relations qui ont existé à Vienne entre le Fribourgeois Jean de Montenach, l'un des trois délégués de la Diète,⁸ et les Genevois, auxquels se rattache Anna Eynard-Lullin. On peut sans peine affirmer qu'elles furent nulles.

La lecture des deux journaux édités récemment, mais aussi celle des correspondances de Pictet de Rochemont et de François d'Ivernois, met en évidence deux mondes que tout sépare. Il est symptomatique que le Fribourgeois ne désigne jamais nommément les membres de la délégation genevoise⁹ et que, de leur côté, les Genevois ne citent que très rarement le délégué de la Diète. Pour Montenach, l'inclusion de la Cité de Calvin dans la Confédération et son accroissement territorial ne peuvent que nuire au rétablissement de l'Ancien Régime et instiller le bacille révolutionnaire en Suisse. Il exprime clairement son hostilité à Genève dans le passage de ses souvenirs qu'il intitule *Politique d'un Suisse*:

Canning seul, comme ayant été ministre en Suisse et par amour-propre, [...] met de l'ardeur et de l'intérêt, surtout pour l'agrandissement de Genève, auquel je suis contraire. L'expérience du siècle passé nous a prouvé combien l'esprit genevois était inquiet. Pour surcroît de malheur, il me paraissait, qu'ils s'étaient liés avec La Harpe, et que, les deux cantons¹⁰ se liant étroitement ensemble par principe et sympathie, que dans ce cas, la République de Genève étant forte, ce serait un accroissement de force pour le nouveau système de la Suisse qui menacerait fortement l'ancien. La politique exigeait donc de ne pas favoriser cet agrandissement, si on ne voulait et ne pouvait pas directement le contrarier.¹¹

De leur côté, les Genevois n'ont pas beaucoup de considération pour le Fribourgeois, à qui ils déniaient même la fonction de délégué de la Diète. Le 13 novembre 1814, François d'Ivernois fait un portrait peu flatteur de Jean de Montenach, qu'il a croisé à un dîner à l'ambassade de Grande-Bretagne:

Au sortir de table, les députés ou plutôt les envoyés extraordinaires de Berne, Fribourg et Wieland [sic], qui s'y trouvaient et m'avaient vu accueilli avec bienveillance [...], vinrent à moi comme pour me faire un petit doigt de cour. *Fribourg, homme borné et violent, développa entre autres des prétentions si extraordinaires que je me dispense de les rapporter*, quoiqu'il eût l'imprudence de les soutenir à haute voix en présence de Canning, qui vint nous joindre et qui s'en tira en prenant son chapeau et en nous quittant avec des compliments amicaux pour les Genevois, qu'il appela de bons enfants.¹²

8 La délégation est emmenée par le Zurichois Hans von Reinhard, accompagné du Bâlois Johann Heinrich Wieland et du Fribourgeois Jean de Montenach.

9 Il parle de «Genève» ou de «Messieurs de Genève», expression en usage dans l'ancienne Confédération pour désigner les gouvernements des cités-Etats.

10 Genève et Vaud.

11 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 104.

12 Lettre de François d'Ivernois à Albert Turrettini, Vienne, 13–16 novembre 1814, dans: Correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont et de François d'Ivernois. Paris, Vienne, Turin (1814–1816), publiée par Lucien Cramer, Genève; Paris 1914 (t. I), pp. 515–516 (c'est nous qui soulignons).

On ne s'étonnera guère que la perception du tsar Alexandre chez Montenach et chez Eynard-Lullin se révèle très différente, non seulement du fait des oppositions idéologiques et stratégiques entre le Fribourgeois et les Genevois, mais aussi en raison de la nature très différente des deux sources, l'une consistant en des souvenirs essentiellement politiques du Congrès, l'autre étant un journal des activités mondaines et des impressions touristiques de l'épouse d'un financier-diplomate de la Cité de Calvin.

Le patricien fribourgeois et l'empereur de Russie

Le premier contact entre les délégués de la Diète fédérale à Vienne et l'empereur de Russie a lieu le dimanche 23 octobre 1814, en audience. Dans sa chronique, Montenach rapporte les propos volontairement rassurants d'Alexandre quant au sort de la Suisse, ce dernier affirmant désirer ardemment le repos et la tranquillité de la Confédération, ainsi que son bonheur, précisant au passage qu'il entend œuvrer pour les intérêts de «la masse», opposée aux «partis qui agit[ent] la Suisse». ¹³ Le discours rapporté d'Alexandre est tout entier teinté de l'idée de bonheur des peuples, si prégnant dans l'idéologie des Lumières, qu'a inoculée au petit-fils de Catherine II son précepteur Frédéric-César de La Harpe. ¹⁴ Cependant, chez Montenach, le discours rassurant de l'Empereur s'interrompt brutalement. Alexandre termine par une question inattendue sur l'uniforme militaire des Suisses. On imagine l'étonnement des délégués et leur embarras à répondre à cette question hors-sujet.

Puis Alexandre se fait présenter personnellement les trois délégués: au mot de «Fribourg», il ignore ostensiblement Montenach pour échanger quelques politesses avec le Bâlois Wieland. C'est du moins ce que rapporte notre Fribourgeois, qui conclut par une phrase laconique: «Il nous congédia. Son air était assez sévère.» ¹⁵

L'audience est donc brève et l'Empereur semble prévenu contre les représentants de la Diète. C'est que, dès le 26 septembre, Alexandre a été mis au parfum par La Harpe, distillant des informations fort peu élogieuses sur la Diète de Zurich et sur ses trois envoyés au Congrès.

La Diète helvétique a enfin produit son pacte fédéral. Je serais désolé que notre brave nation fût jugée sur un pareil échantillon. La Diète représente les ennemis de sa civilisation et de son bonheur, et rien de plus; c'est une triste vérité. ¹⁶

13 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 98.

14 Voir Marie-Pierre Rey, *Alexandre I^{er}*, pp. 331–375.

15 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 98. L'attitude d'Alexandre entendant parler de Fribourg a pour cause «l'affaire des détenus de Fribourg» ou «affaire Duc», épisode de la restauration patricienne à Fribourg, dans lequel le nom du ministre de Russie en Suisse, le comte Capo d'Istria, a été cité officiellement en relation avec un complot libéral contre le pouvoir en place. Voir: Marius Michaud, *La contre-révolution dans le canton de Fribourg (1789–1815)*, Fribourg 1978, pp. 390–398, et Jim Walker, *Un Fribourgeois au Congrès*, dans: Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», pp. 81–87.

16 Lettre de La Harpe à Alexandre I^{er}, Vienne, 26 septembre 1814, dans: *Correspondance de Frédéric-César de La Harpe et Alexandre I^{er}*, publiée par Jean-Charles Biaudet et François Nicod, Neuchâtel 1979 (t. II), p. 574.

Quant au trois envoyés suisses, le Vaudois ne se gêne pas d'en faire des portraits peu flatteurs: Hans von Reinhard, «magistrat doué de talents, mais hérissé de vieux préjugés, dont il n'ose se défaire, voulant au fond le bien, mais croyant que pour l'opérer, il faut s'entourer de nuage», Montenach, «le grand meneur de la bourgeoisie secrète de Fribourg, celui que l'on regarde comme le principal auteur du décret qui attribue aux tribus [sic] des corps de métier de la ville, consistant en soixante ou soixante-dix famille, les trois-quarts de toutes les places; c'est le champion du parti» et Wieland, «homme sage, modéré, voulant le bien, bon Suisse, mais un peu timide et faible, et ayant grand besoin d'être encouragé.»¹⁷

Informé de telle manière par son ancien instituteur, Alexandre n'a aucune raison de prolonger une audience avec des représentants qui lui ont été dépeints comme peu fiables et nullement représentatifs de la «vraie Suisse».

Le même jour, le Tsar reçoit la députation de Genève. Cette fois-ci, son ancien mentor a adroitement rappelé à Alexandre les justes revendications du nouveau canton en matière territoriale, ainsi que le danger que représente le voisinage de la France sur la route du Simplon.¹⁸ Résultat: une «longue audience» qui comble de satisfaction Pictet de Rochemont et ses collègues. François d'Ivernois:

Audience de l'empereur Alexandre qui a surpassé nos espérances, a duré plus de vingt minutes et ne s'est terminée qu'après que Sa Majesté nous a fait toutes les promesses que nous pouvons désirer. [...] quant à ce qui nous concerne, si nous avons nous-mêmes dicté les paroles qui sont sorties de sa bouche, il eût été impossible de le faire d'une manière plus flatteuse pour Genève, ainsi que pour ses députés, et plus propre à le lier lui-même.¹⁹

Et le Genevois d'ajouter perfidement:

Quant à l'audience des Suisses, je doute qu'elle ait duré plus de trois minutes.²⁰

Montenach quant à lui clôt le récit de la brève audience du Tsar par deux anecdotes rapportées sur Alexandre qu'il n'est pas inintéressant de citer ici:

Anecdotes de l'empereur de Russie. Il dit au baron de Stein:²¹ «Vous êtes aussi de cette caste de la noblesse: il ne doit exister aucune caste, même celle des rois n'est pas une caste, car moi je ne suis qu'un fonctionnaire.» On lui dit un jour qu'on ne devrait pas tolérer Bernadotte comme roi de Suède, qu'il était illégitime. «Il est plus légitime que moi», répondit-il.²²

17 *Ibid.*, pp. 574–575.

18 *Ibid.*, pp. 592–593.

19 Lettre de François d'Ivernois à Albert Turrettini, Vienne, 24–27 octobre 1814, ici le 24, dans: Correspondance diplomatique (t. I), pp. 488–490.

20 *Ibid.*, p. 490.

21 Heinrich Friedrich Karl vom Stein (1757–1831), homme politique prussien entré au service d'Alexandre en 1812, il est un partisan de l'unification de l'espace germanique et sera très déçu par les résultats du congrès de Vienne à cet égard. Il représente la Russie dans le comité pour les affaires de la Suisse.

22 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 98. Il existe dès cette époque des imprimés qui répandent des propos rapportés de l'empereur de Russie, preuve de l'intérêt du public pour un souverain d'ores et déjà entré dans la légende comme vainqueur de Napoléon. Pour exemple: Alexandrana ou bons mots et paroles remarquables d'Alexandre I^{er}, Paris 1815, cité par Marie-Pierre Rey, Alexandre I^{er}, p. 571.

Deux propos qui, sous la plume du patricien fribourgeois, défenseur du retour à l'Ancien Régime au nom de la légitimité des pouvoirs antérieurs à la Révolution, mettent en évidence le caractère choquant, voire iconoclaste, des idées de l'empereur de Russie, qui nie publiquement les valeurs d'oligarchie et de légitimité.

Cette rencontre entre Jean de Montenach et Alexandre Pavlovitch est la seule à être mentionnée par notre diariste, et il est fort à parier que s'il y en eût eu d'autres, Montenach les eût consignées dans son «journal». L'unicité de la rencontre est peut-être une des causes du portrait en définitive peu flatteur qui transparaît dans les quelques notes du Fribourgeois, celui d'un souverain hautain, froid, dominateur, plein de rancune et colérique. Bien que ces impressions du Fribourgeois tranchent avec la majorité des appréciations sur le caractère magnanime, aimable et doux du Tsar, elles ne sont pas totalement infondées. Sur la question polonaise, par exemple, Alexandre, qui se heurte dès les premières semaines du Congrès à l'opposition de ses alliés, se montre d'une brutale fermeté et n'hésite pas à user de menaces. C'est d'ailleurs ce même 23 octobre 1814, dans l'après-midi, que l'empereur de Russie reçoit Talleyrand dans une audience orageuse à propos de la Pologne et de la Saxe, lors de laquelle Alexandre exprime colère et emportement.²³

Dans ses réflexions au fil de l'eau et du Congrès, qui ne sont pas dénuées de contradictions, Montenach est naturellement agacé par les positions de l'empereur de Russie – marquées par la défense de projets libéraux – à l'égard de la Suisse, ce qu'il nomme de manière drolatique «le système harpo-ostrogoth»,²⁴ allusion tant à l'influence de La Harpe sur son ancien pupille qu'au caractère barbare de la Russie, empire auquel il dénie le caractère européen. Le défenseur de la restauration des anciennes républiques ne peut comprendre qu'un autocrate tel que le Tsar de toutes les Russies puisse divaguer au point d'appuyer en Suisse le statu quo, c'est-à-dire l'existence des cantons nés de la Révolution, donc illégitimes aux yeux du Fribourgeois, et l'adoption de principes libéraux dans les constitutions cantonales. Le 24 janvier 1815, le Fribourgeois fait siens les propos du duc de Dalberg, ministre plénipotentiaire français, contre «l'influence helvète-slave du cosmopolite autocrate» sur les affaires de la Suisse.²⁵ La formule joue ici sur les antinomies, créant ainsi des concepts étranges et quasi improbables. Que peut-il en effet y avoir de commun entre les mondes helvétique et slave – si ce n'est peut-être La Harpe? Et que peut bien être un autocrate cosmopolite, sinon un non-sens et un monstre conceptuel dans l'esprit de Montenach.

En dépit du fait que, parfois, Montenach semble considérer la Russie comme une puissance protectrice pour la Suisse, mais éloignée et très temporaire, l'appréciation générale qui ressort est négative et rejaillit naturellement, par métonymie, sur celui qui règne sur cet empire. A deux reprises, le diariste use du *topos* de «colosse du Nord» pour désigner la Russie et son Empereur.²⁶ C'est dans l'immédiat le comportement des troupes russes occupant le Nord de l'Allemagne qui

23 Adam Zamoyski, *Rites of peace. The fall of Napoleon and the congress of Vienna*, London 2008, pp. 324–327. «J'ai conquis le duché [de Varsovie] et je dispose de 480'000 soldats pour le défendre», affirme l'Empereur au Congrès (cité par Marie-Pierre Rey, *Alexandre I^{er}*, p. 363).

24 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 125.

25 *Ibid.*, p. 130.

26 *Ibid.*, pp. 93 et 151.

scandalise le Fribourgeois, ainsi que la complaisance du Tsar à l'égard des méfaits de ses armées. Ainsi, à la date du 19 janvier 1815, Montenach, rapportant les propos d'un citoyen d'Altona, près de Hambourg, rappelle-t-il l'indignation des populations occupées devant le rançonnement et les multiples vexations exercées par «ces hordes barbares», qu'il compare de manière allusive à l'inconduite des armées napoléoniennes.²⁷ Le stationnement des troupes russes dans l'Europe «civilisée» et le souhait du Tsar de maintenir son poids dans les affaires du continent sont épinglés par le Fribourgeois, au moment du retour de l'île d'Elbe, début mars 1815:

Sans l'impulsion d'Alexandre, *qui ne cherche qu'à se rendre nécessaire à l'Europe, augmenter son influence et promener ses hordes sauvages dans les plaines et le beau climat du Midi et du Couchant*, les puissances n'auraient pas pris une détermination aussi prompte et unanime.²⁸

Nous avons déjà rencontré le qualificatif d'ostrogoth appliqué à la politique de la Russie en Europe. Dans les lignes qui suivent le compte rendu de l'audience d'Alexandre I^{er}, parmi des considérations générales sur les stratégies des puissances, Montenach insiste sur les ambitions de la Russie de dominer le continent. Ici encore plane l'ombre de l'hégémonie napoléonienne et se poursuit la métaphore barbare:

La Russie cherche à maintenir, à affermir et à étendre son autorité et son influence dans le système européen [...]. Il faut écarter cette puissance barbare qui, à la fin, voudra nous faire la loi et décider de la destinée de la moitié de cet hémisphère.²⁹

De même, dans ses réflexions qu'il intitule *Politique d'un Suisse*, Montenach explique que son objectif premier est de trouver, parmi les puissances, celle qui pourrait jouer le rôle de protecteur de l'ancienne Suisse. Passant en revue ces dernières, il constate que la France demeure une menace pour son petit voisin et que l'Autriche et la Prusse sont trop faibles pour s'opposer aux ambitions russes.

Il y avait à craindre que ces deux puissances n'abandonnassent le règlement de la Suisse à l'enthousiasme philanthropique du despote russe.³⁰

L'ironie de l'auteur à l'égard des valeurs nouvelles adoptées par Alexandre de Russie est ici cinglante. Elle vise un souverain qui se pique de vouloir faire le bonheur de l'humanité et, à cette fin, se mêle de tout, mais, en définitive, Alexandre n'en reste pas moins un despote. Despote dont les colères sont relevées par notre auteur, notamment à propos de l'affaire des détenus de Fribourg:

J'ai appris, de source certaine, que l'empereur Alexandre a été d'une fureur à ne pas se posséder, lorsqu'il a appris l'insertion de l'article de Capo d'Istria.³¹

27 *Ibid.*, p. 132.

28 *Ibid.*, p. 162 (c'est nous qui soulignons).

29 *Ibid.*, p. 99.

30 *Ibid.*, p. 104.

31 *Ibid.*, p. 142. Le nom de Capo d'Istria, envoyé plénipotentiaire près la Diète de Zurich, a été cité dans la sentence judiciaire contre les membres du complot libéral à Fribourg, ce qui est vécu comme une insulte par le Tsar et son gouvernement (voir note 15 sur l'affaire Duc).

L'aversion de Montenach pour l'empereur de Russie rejaillit sur les proches collaborateurs d'Alexandre, à savoir le secrétaire d'Etat des Affaires étrangères de Russie, le comte de Nesselrode, ainsi que le comte Capo d'Istria. La première visite à Nesselrode est pour le moins glaciale:

Nous avons été chez le ministre de Russie, Nesselrode, qui nous a dit des lieux communs et qui, lorsqu'on tentait de parler d'affaires, nous a dit que le tout était abandonné à M. de Stein qui, dans le comité [des affaires de la Suisse], représenterait la Russie.³²

Lors de la «grande scène» du 6 février 1815 chez Metternich, où Montenach est convoqué par le chancelier autrichien et le ministre russe à propos de l'affaire Duc, le Fribourgeois, voyant passer devant lui Nesselrode, se sent nerveux: «La présence d'un Russe m'avait enflammé et mon humeur commençait à me tracasser.»³³ Il se donne ensuite le beau rôle, résistant aux pressions des représentants des deux puissances, donnant un bon point au prince de Metternich, et dépeignant un Nesselrode sous les traits les plus défavorables:

Nesselrode, qui avait écouté avec impatience l'exposé honnête et bienveillant du ministre d'Autriche, prit ensuite la parole, et avec un ton et une mine assez bourrus et aigres, commença à développer avec emphase tout ce que les Alliés et en particulier la Russie avaient fait pour la Suisse, les intentions bienveillantes, l'intérêt distingué qu'on nous avait manifesté[s] et prodigué[s], etc., et déclara positivement au nom de son maître, qu'il ne tolérerait pas cette insinuation inconvenante [...]. Je n'ai pas bien saisi tout ce qu'il a dit ou tout ce qu'il a voulu dire, parce qu'il a la voix faible et qu'il grommelait entre les dents.³⁴

Quant à Capo d'Istria, dont Montenach a fort peu apprécié les interventions dans les affaires intérieures de la Suisse, il est qualifié par notre auteur comme «le plus malhonnête des hommes, puisque, lui ayant fait au moins dix visites, il [ne] m'en a pas même rendu une».³⁵

Montenach serait-il russophobe? Difficile de l'affirmer, car, comme nous l'avons vu, il considère à certains moments la Russie comme une puissance suffisamment éloignée de la Suisse pour que sa protection puisse être bénéfique sans être menaçante. Il a même des mots positifs pour un membre de la délégation russe, en la personne du comte Golovkine,³⁶ avec qui il a une longue conversation, le 18 novembre 1814. Il n'empêche qu'il apprécie peu les interventions de la diplomatie du Tsar en faveur de la «nouvelle Suisse».³⁷

Jean de Montenach reste concentré sur les négociations de Vienne, sur les partis en présence et sur l'action des puissances. Rares sont les anecdotes personnelles sur les souverains, mais on ne peut terminer cette esquisse de portrait du

32 *Ibid.*, p. 97.

33 *Ibid.*, p. 138.

34 *Ibid.*, p. 139.

35 *Ibid.*, p. 135.

36 Yuri Alexandrovitch Golovkine (1762–1822), né à Lausanne, diplomate russe, ambassadeur à Stuttgart (1813–1818), puis à Vienne (1818–1822).

37 Les «révolutionnaires», comme il les nomme dans sa conversation avec Golovkine (Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 107).

tsar Alexandre sans citer l'unique considération sur la vie privée de l'Empereur, dont le délégué suisse réproouve les mœurs fort libres:

En général, il faut dire que les monarques n'ont pas gagné à être vus, connus et analysés de près. L'empereur Alexandre travaille beaucoup, mais aime les maîtresses et court, avec le vice-roi d'Italie,³⁸ qui est devenu son entremetteur, les filles. On croit que l'intimité qui règne entre ces deux personnages et qui a souvent étonné le public, n'a son origine que dans une conformité de goût et le besoin de l'autocrate de manipuler des filles plutôt que d'en jouir.³⁹

Les Eynard sous le charme des Romanov

La Genevoise Anna Eynard-Lullin, qui accompagne à Vienne son époux Jean-Gabriel, secrétaire de l'envoyé de Genève au Congrès, Charles Pictet de Rochemont, lui-même oncle d'Anna, passe ses journées à visiter la ville et ses curiosités et ses soirées dans les bals et fêtes organisés tant par des particuliers que par la Cour ou les ministres étrangers. Dans son journal, tenu d'une manière très précise, il est peu question de politique et de diplomatie. Anna laisse ce soin à son mari, qui tient parallèlement un journal personnel, rempli d'informations sur les démarches genevoises au Congrès et sur les questions générales. Le rôle discret de la Genevoise dans la diplomatie des salons et des bals n'en est pas moins réel et habile.

C'est au cours des événements mondains et officiels qu'Anna entre en contact avec le tsar Alexandre et deux de ses sœurs, les grandes-duchesses Catherine et Marie.⁴⁰ Elle commence par apercevoir Alexandre donnant le bras à l'impératrice d'Autriche lors du grand bal donné dans le Manège d'hiver de la Hofburg, le 10 octobre 1814, cinq jours après son arrivée à Vienne. Elle l'aperçoit encore le 18 octobre, au Prater, lors de la cérémonie commémorant l'anniversaire de la bataille de Leipzig. Il paraît alors «gros à cheval», alors que l'empereur d'Autriche a «une pauvre mine» et que le roi de Wurtemberg cache «presque son cheval tant il a d'embonpoint».⁴¹

Dans son propre journal, l'époux d'Anna termine un portrait physique de l'empereur de Russie, en notant avec malice:

Si ce n'était pas l'empereur de toutes les Russies, on ne le citerait point comme un très bel homme, cependant il a une expression de physionomie fort agréable et ce qu'on pourrait appeler une bonne figure; s'il n'était pas souverain, on dirait qu'il a la tournure d'un joli cœur de bastringue.⁴²

Les premières observations concernant le Tsar ne sont pas véritablement à l'avantage de ce dernier. Elles reposent toutes sur l'idée, partagée par Jean de Monte-

38 Le prince Eugène de Beauharnais (1781–1824).

39 Jean de Montenach, «J'ai choisi la fête», p. 164.

40 Catherine Pavlovna, grande-duchesse de Russie (1788–1819), veuve du duc George d'Oldenbourg (1784–1812), elle épouse en 1816 le futur Guillaume I^{er} de Wurtemberg (1781–1864). Marie Pavlovna (1786–1859), épouse du duc Charles-Frédéric de Saxe-Weimar-Eisenach (1783–1853).

41 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 202.

42 Jean-Gabriel Eynard, Journal, publié avec une introduction et des notes par Edouard Chapuisat, 3^e éd., Paris; Genève 1914 (t. I), p. 44.

nach, que les souverains présents à Vienne manquent de dignité, ce qui peut les mettre dans des situations cocasses, voire délicates. L'empereur Alexandre est particulièrement exposé. Ainsi cette scène qui survient lors d'un bal, rapportée le 6 novembre 1814:

Quelques femmes étaient masquées, entre autres une en domino noir qui depuis un moment intriguait le duc de Richelieu. Voyant l'empereur Alexandre s'approcher d'elle, [elle] l'a prévenu en lui disant: «Toi, tu es si gâté par les femmes qu'il est impossible que tu ne sois fat.» Alexandre est resté interdit de ce qu'on avait la hardiesse de lui dire avec franchise ce qu'il pouvait être, mais quelle raison aurait-il eu de s'en trouver offensé? Il était là, dans un lieu qui n'était pas sa place et pourtant c'était directement à lui, Alexandre, empereur, qu'on s'était adressé, puisqu'il n'était pas masqué.⁴³

L'attitude décontractée et peu formelle de l'empereur de Russie est épinglée à plusieurs reprises par la Genevoise. Au début de novembre 1814, au bal paré organisé par Metternich, Anna relève que les souverains sont conviés au repas dans une autre salle que le public, «excepté l'empereur Alexandre et le roi de Prusse qui, comme au précédent [bal], ont voltigé autour des tables en recevant quelques mets de la main des dames».⁴⁴ Le 29 décembre 1814 a lieu un fort étrange pique-nique organisé dans le parc de l'Augarten par l'amiral anglais Sir Sidney-Smith.⁴⁵ On est invité, mais on est prié de payer 10 florins pour l'invitation et 100 florins pour la fête. Les Eynard, bien qu'invités, n'y participent pas, mais Anna rapporte ce qui lui en a été dit. Elle s'étonne de la présence et de l'attitude de l'empereur de Russie et des rois de Prusse et de Danemark.

Au lieu de cent personnes sur lesquelles avait compté Sir Sidney, il n'en est venu que quarante [...]. Il semblait, dit-on, que l'on se trouvait chez un restaurateur et la ressemblance est devenue d'autant plus frappante lors de la demande des 100 florins [...]. Tout a été de travers. Sir Sidney a porté des toasts qui ont fait rire. Néanmoins les monarques le voyant se lever, se levaient aussi. Après dîner, c'était bien pire. Il est arrivé deux dames ensemble. Les polonaises ont commencé et on a fait danser ces deux dames ensemble, afin de ne pas faire de jaloux. Les souverains ont choisi des messieurs pour leur danseuse. La polonaise a été ainsi pendant longtemps. Cette plaisanterie a fait rire quelques personnes et fort déplu à d'autres.⁴⁶

43 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 223.

44 *Ibid.*, p. 225.

45 William Sidney-Smith (1764–1840), amiral anglais, actif durant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Philanthrope, il s'engage pour la libération des esclaves blancs capturés par les barbaresques de Méditerranée.

46 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», pp. 274–275. Dans le même registre, Jean-Gabriel ironise sur le temps passé par l'empereur dans les bals: «[...] nous [...] avons appris qu'hier soir l'empereur Alexandre s'était trouvé mal au bal, en dansant une valse avec lady Castlereagh; on prétend qu'il s'est donné un coup à la jambe; on pourrait dire malignement qu'il a été blessé au champ d'honneur; au reste, il n'est pas étonnant que l'empereur, après avoir dansé trente à quarante nuits de suite jusqu'à quatre et cinq heures du matin, ait fini par ne plus pouvoir résister à la fatigue. Dans les fastes du monde, on lira une fois qu'au fameux congrès de Vienne les souverains y avaient de si sérieuses affaires que l'empereur Alexandre, après avoir été occupé pendant quarante nuits... A cet endroit l'attention du lecteur augmentera, il se préparera à l'admiration;

Et d'ajouter que «les souverains auraient dû ne pas joindre cette abnégation de dignité à toutes celles qui l'ont précédé[e]. On n'aime pas les voir bouffonner en public et faire des farces... Cela répugne.»

Anna Eynard-Lullin évoque dans certains passages de son journal le manque de maturité et le caractère infantile du souverain russe, voire son obscurantisme partagé par une partie de la bonne société présente au Congrès. Rapportant des propos tenus lors d'une soirée chez la comtesse Julie Zichy,⁴⁷ elle mentionne que l'empereur Alexandre y a parlé de son goût pour les histoires de revenants.⁴⁸ Le récit de cette soirée laisse la Genevoise incrédule, mais elle doit constater que le cercle dans lequel elle se trouve alors – chez Mme d'Eskeles⁴⁹ – adhère majoritairement à la croyance aux revenants. Elevée dans l'esprit des Lumières, la nièce de Pictet de Rochemont ne partage pas la curiosité, née à la fin du XVIII^e siècle, pour l'occultisme, le mysticisme, le fantastique et le mystère, valeurs du romantisme, dont Alexandre est un bon exemple, lui qui est en relation depuis juin 1814 avec la très piétiste baronne Julie de Krüdener.⁵⁰

Le jugement porte aussi sur les mœurs du Tsar, sans aller dans les détails scabreux évoqués par Montenach. C'est dans le portrait qu'elle fait de l'impératrice de Russie, Elisabeth Alexeïevna, née princesse Louise Augusta de Bade, que la Genevoise évoque l'indifférence de l'Empereur à l'égard de son épouse et ses infidélités.

On fait un grand éloge de l'impératrice de Russie. On dit qu'elle possède toutes les qualités. C'est d'autant plus beau qu'elle est malheureuse. Cette pauvre femme, qui adore son mari, est obligée de supporter son indifférence [...]. Elle est très aimée en Russie et l'on blâme la conduite d'Alexandre vis-à-vis d'elle [...]. Il n'y a jamais eu rien à dire sur sa conduite et même on prétend que sa réputation est si pure qu'elle embarrasse Alexandre, qui est fâché de n'avoir aucun prétexte à se donner pour s'excuser de ses manières envers elle.⁵¹

mais quelle chute! Jugez de sa surprise: il pourra à peine en croire ses yeux lorsqu'il lira ces mots: 'Occupé pendant quarante nuits à danser, à la suite desquelles il tomba malade de fatigue.' Ici le lecteur posera le livre et fera de longues réflexions sur le cœur humain.» (Jean-Gabriel Eynard, *Journal*, t. I, pp. 130–131).

47 Julie Zichy (1790–1816), née Festetics de Tolna, l'une des «reines du congrès de Vienne», épouse du comte hongrois Karoly Anton Alois Zichy de Zich et Vásonkeö (1778–1834).

48 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», pp. 258–259.

49 Caecilie von Eskeles (1760–1836), née Itzig, épouse du baron d'Eskeles (1753–1839), banquier juif de Vienne, fondateur de la Banque Arnstein & Eskeles, de la Banque nationale autrichienne et de la première Caisse d'épargne du pays.

50 Barbara Juliane, baronne de Krüdener (1764–1824), née Vietinghoff-Scheel, épouse du diplomate russe Burkard de Krüdener. Elle est la mère de Paul de Krüdener (1784–1858), alors chargé d'affaires russe en Suisse. Grande voyageuse, mystique mondaine, elle participe au mouvement du Réveil chrétien. Son influence sur le Tsar est active dans les années 1814–1816 et n'est pas étrangère à l'esprit de la Sainte-Alliance.

51 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», pp. 237–238. L'impératrice de Russie n'est pas totalement innocente dans le naufrage du couple impérial. Dès les premières années du siècle, elle aime l'ami du Tsar, Adam Czartoryski, qu'elle retrouve au congrès de Vienne. Le prince polonais va alors jusqu'à proposer à Alexandre de divorcer d'Elisabeth, afin que celle-ci puisse l'épouser. Ce que le Tsar refuse (voir Marie-Pierre Rey, *Alexandre I^{er}*, pp. 359–360).

Les premières impressions à l'égard du tsar de Russie ne sont donc pas précisément favorables. Le jugement n'est naturellement pas à proprement parler politique, mais relève de la vie de société, de la représentation et du comportement attendu du souverain d'une grande puissance.

En dépit des jugements assez sévères des Eynard sur la frivolité du tsar de Russie, c'est par la vie mondaine et la danse que le couple entre en contact direct avec Alexandre et ses deux sœurs et qu'il tombe sous le charme de la famille impériale russe. C'est le prince Eugène de Beauharnais qui sert de truchement entre Anna Eynard et l'empereur de Russie. Lors du bal de la Cour du 1^{er} janvier 1815, Anna danse plusieurs fois avec Eugène et le contact se produit alors avec le Tsar.

Dans une polonaise que je dansais avec [le prince Eugène], nous [nous] sommes trouvés en compliments avec l'empereur de Russie, à qui passerait le premier. Alexandre, qui a un grand attachement pour le prince Eugène et qui ne perd pas une occasion de le prouver, voulait que celui-ci commençât la polonaise, le prince et moi nous nous reculions. Enfin, après de longs pourparlers, l'Empereur a passé, nous l'avons suivi, le roi de Prusse se trouvait après nous et il avait été obligé pendant ces paroles échangées avec l'empereur de toutes les Russies d'attendre que nous eussions fini. Une grande partie de la société avait les yeux fixés sur nous et je me disais: «Est-ce bien moi, Anna, qui suis là entre deux souverains, dansant avec un vice-roi, faisant des façons avec l'Empereur à qui passera le premier?»⁵²

Mentionnons que c'est lors de ce bal de la Cour qu'Alexandre et Talleyrand ont une importante discussion, à un moment où les relations entre les puissances se tendent dangereusement sur les questions de la Pologne et de la Saxe.⁵³ L'enchaînement des polonaises et des valse n'empêche donc pas les apartés graves entre les acteurs du Congrès. Et Alexandre, en dépit des amusements, ne laisse passer aucune occasion pour rappeler sa volonté de ne rien lâcher de l'ancien duché de Varsovie.

Le 11 janvier 1815, le bal donné à la Hofburg «fera époque».⁵⁴ Non seulement la Genevoise est conviée à ouvrir le bal à la tête d'une polonaise, mais elle est ensuite invitée à danser par le roi de Prusse, puis par Alexandre lui-même. La conversation s'engage, durant laquelle Anna sait trouver les mots pour flatter le Tsar en louant sa générosité et sa magnanimité à l'égard des Parisiens lors de la prise de la capitale française en 1814. Elle profite également de l'occasion pour dire que les vœux de tous les Suisses ont accompagné l'empereur de Russie tout au long de son combat contre Napoléon. Désormais les danses avec le tsar Alexandre se multiplieront tout au long du mois de janvier.

Il convient naturellement de ne pas donner trop d'importance à ces danses avec l'empereur de Russie, dont le plaisir est de trouver de jeunes et jolies femmes pour s'amuser en public, comme le souligne Bernard Lescaze.⁵⁵ Dans le cas

52 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 279.

53 Thierry Lentz, *Le congrès de Vienne. Une refondation de l'Europe (1814–1815)*, Paris 2013, p. 313. Le 3 janvier, la France, l'Angleterre et l'Autriche signent une alliance défensive secrète orientée contre la Russie et la Prusse.

54 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 288.

55 Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», *Le monde perdu et retrouvé d'Anna*, p. 178.

d'Anna Eynard, les contacts avec Alexandre se doublent de ceux qu'elle entretient avec les deux sœurs du Tsar. La grande-duchesse Catherine est une forte personnalité, qui exerce une grande influence sur son frère et qui fait preuve d'un autoritarisme démesuré, selon les dires de la comtesse de Lieven, épouse de l'ambassadeur de Russie à Londres, qui a reçu la grande-duchesse lors de l'étape des souverains sur les bords de la Tamise en juin 1814.⁵⁶

A Vienne, Anna Eynard tombe sous le charme de la grande-duchesse, à qui elle est présentée le 13 janvier 1815. La Genevoise, d'abord très intimidée, est surprise par le ton de complicité simple adopté par la princesse et par les connaissances qu'a cette dernière de la Suisse, de Genève et même de la famille Eynard. Après trois-quarts d'heure, l'entretien prend fin, non sans que la grande-duchesse n'exprime le désir de faire la connaissance de Jean-Gabriel, convoqué pour le dimanche suivant. Anna sort de la Hofburg dans un état d'euphorie:

Elle m'a traitée en vraie républicaine, a réussi à me faire oublier son rang et à me faire croire que j'étais son égale en rapprochant les distances par tout ce que la simplicité et la modestie ont de plus attrayant [...]. On dit qu'elle a beaucoup de pouvoir sur son frère. On assure que l'Empereur ne fait rien sans la consulter. Ils sont extrêmement liés, et comme la princesse a beaucoup d'esprit, toute la diplomatie à Vienne est aux petits soins auprès d'elle.⁵⁷

L'audience du 13 janvier 1815 fait entrer en scène une question qui va occuper grandement l'esprit d'Anna dans les dernières semaines de son séjour viennois, celle du retour des Eynard à Genève. Au début du mois de janvier, le couple prend la décision de quitter Vienne dans un proche délai. Ce sont les affaires de Jean-Gabriel qui nécessitent ce départ. Les Eynard, comme presque tous les participants au Congrès, n'ont pas imaginé qu'il durerait aussi longtemps. Dans tous les cas, la grande-duchesse Catherine est informée de ce projet dès avant le 13 janvier, date à laquelle elle déconseille avec insistance à Anna de quitter Vienne. Elle rejoue la même scène lorsque, deux jours plus tard, elle reçoit Jean-Gabriel. Elle adopte le ton du gentil reproche:

Je devrais vous en vouloir à tous deux de n'avoir pas voulu me connaître plus tôt; on me dit que vous allez partir? Pourquoi cela? Il faut rester jusqu'à la fin du Congrès; ce ne sera pas très long, car les affaires s'arrangent; Mme Eynard est si jolie que ce serait dommage de nous l'enlever.⁵⁸

La grande-duchesse revient à la charge le 18 janvier, lors d'un bal donné par l'ambassadeur d'Angleterre, attaquant d'abord l'épouse, pour s'en prendre ensuite à l'époux. Ces derniers sont dans l'embarras et se voient contraints «de témoigner notre reconnaissance à cette grande dame et [de] lui dire que c'était uniquement pour elle que nous retardions notre départ».⁵⁹ Anna ajoute:

56 Adam Zamoyski, *Rites of peace*, p. 204. Dorothee de Benckendorf (1785–1857), épouse du comte, puis prince Christophe de Lieven (1774–1839), lieutenant-général de l'armée russe et ambassadeur de Russie à Londres de 1812 à 1834, précepteur du futur Alexandre II.

57 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 292.

58 Jean-Gabriel Eynard, *Journal* (t. I), pp. 264–265.

59 *Ibid.*, p. 295.

Des personnes comme celles-là, lorsqu'elles prennent intérêt à une chose et surtout quand elles s'en mêlent, veulent qu'elle réussisse [...]. Peut-on rien trouver de plus aimable que la persistance et la grâce que cette princesse a mise[s] dans cette affaire? Aussi sommes-nous bien reconnaissants.⁶⁰

Au bal du lendemain, Anna danse une polonaise avec l'empereur de Russie, qui l'incite également à ne pas quitter Vienne. Le 22 janvier, à la représentation de *Cendrillon*, au Théâtre de Schönbrunn, après la fameuse course de traîneaux des souverains, les Eynard, de leurs places, voient le Tsar et sa sœur les saluer «avec un air d'intimité».⁶¹ Ils n'osent croire à cette marque publique de courtoisie.

Mais après, nous avons bien regretté de ne pas avoir assez bien répondu à une aussi grande politesse, car c'était bien à nous qu'elle était destinée. Mais aussi comment pouvions-nous supposer que des souverains nous découvrirent et voulussent nous saluer d'une manière aussi amicale dans une salle de spectacle? *Il faut bien que ce soit le poli, le galant empereur Alexandre et son aimable sœur* pour qu'on puisse le comprendre.⁶²

L'ultime rencontre avec Alexandre et ses sœurs a lieu le 1^{er} février. Il n'y aura pas d'au revoir. Les Eynard quittent Vienne le samedi 11 février, sans prendre congé des têtes couronnées et des personnalités du Congrès. La hâte qu'a auparavant éprouvée Anna de rentrer à Genève s'est transformée en chagrin de quitter Vienne.

Il est bien naturel que je sois triste de quitter Vienne. Je m'y suis tellement amusée, on a eu tant de bonté pour moi que je serais une ingratitude d'être gaie aujourd'hui [...]. Je garderai toute ma vie un profond sentiment de reconnaissance de l'accueil qui nous a été fait, des prévenances dont on nous a comblés, et des preuves d'amitié, d'attachement, de sympathie, de marques d'intérêt qui nous ont été donné[e]s. Il est rare que ce soit là ce qu'on rapporte du séjour d'une capitale et surtout de la Cour. Plus je réfléchis, et plus je m'étonne de tout cela.⁶³

Nul doute que la Genevoise emmène dans ses regrets les moments passés en compagnie de l'empereur de Russie et de ses sœurs. Par la fréquentation d'Alexandre, son jugement sur ce dernier a évolué. Les remarques quelque peu ironiques sur le comportement léger de l'empereur de Russie ont fait place à une insistance sur l'amabilité et la courtoisie du Tsar. C'est en définitive cette image des Romanov qu'Anna ramène à Genève. Quant à la grande-duchesse Catherine, devenue reine de Wurtemberg, elle fera un voyage en Suisse durant l'été 1816. Elle sera accueillie à Genève par les Eynard, passera une journée à Beaulieu,⁶⁴ terminée par un souper avec Mme de Staël.⁶⁵

C'est en quittant Vienne que la Genevoise comprend véritablement la nature de la relation établie avec les grandes-duchesses et leur frère. Eblouie par la fré-

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*, p. 303.

62 *Ibid.* (c'est nous qui soulignons).

63 *Ibid.*, p. 318.

64 Propriété des Eynard, proche de Rolle, dans le Pays de Vaud.

65 Anna Eynard-Lullin, «J'ai choisi la fête», p. 325.

quentation des têtes couronnées, elle est probablement quelque peu naïve à l'égard de la sœur du Tsar, lui trouvant toutes les qualités et louant sa simplicité à l'égard d'une ressortissante de la bourgeoise genevoise. En réalité, la grande-duchesse, tout comme son frère, est rompue aux mœurs de la Cour, où l'affabilité, la flatterie, les airs de bonté et d'intérêt pour les personnes inférieures dans la hiérarchie curiale, font partie des techniques de la comédie sociale. A la Cour, si les rangs inférieurs vivent de l'attention et de la bienveillance que leur portent les Grands, ces derniers n'en sont pas moins tributaires eux-mêmes de l'admiration que doivent leur vouer les premiers.⁶⁶

Conclusion

A travers les regards contrastés et très personnels de Jean de Montenach, d'Anna Eynard-Lullin et de son époux, le tsar Alexandre de Russie apparaît comme un personnage à bien des égards dichotomique: autocrate froid, entêté, colérique et débauché chez le Fribourgeois, poli et galant souverain chez Anna Eynard-Lullin, «joli cœur de bastringue» chez l'époux de cette dernière. Il est vrai de dire que l'ambiguïté essentielle du personnage provient de ceux qui en ont fait le portrait, mais il n'en demeure pas moins fondé que c'est l'homme lui-même qui entretient l'image d'une personnalité complexe aux multiples facettes. Dominic Lieven y voit non seulement le résultat de la nature, de l'hérédité et de l'éducation d'Alexandre, mais aussi et surtout celui d'un contexte, la Russie du début du XIX^e siècle et son autocratie, où le détenteur du pouvoir absolu ne peut se maintenir qu'au prix de la dissimulation et de la préservation constante du secret de ses pensées.⁶⁷

Si l'on élargit le spectre étroit de notre étude et que l'on s'intéresse à l'image des souverains présents à Vienne dans les regards de deux Suisses, force est de reconnaître que les brèves analyses du Fribourgeois et de la Genevoise, tous deux issus de cités à la culture profondément républicaine, se rejoignent sur un point: le tort profond que font à leur dignité les souverains régnants en se montrant comme de simples particuliers lors des réjouissances organisées en marge du Congrès. Le goût immodéré pour la danse du tsar Alexandre et sa complaisance à se prêter à des farces ridicules ou à se montrer à tout un chacun, la bêtise de l'empereur de Russie et du roi de Prusse à se laisser donner à manger par des femmes du monde, au lieu de prendre place à la table des souverains, les mœurs dissolues assumées publiquement par ces deux souverains, bien des faits sont épinglés par nos deux Suisses, dont les sentiments de pudeur et le respect du caractère sacré de la puissance souveraine sont à plusieurs reprises mis à mal. Cette sensibilité exprimée par Jean de Montenach et Anna Eynard-Lullin est-elle une particularité de citoyens suisses, choqués par l'incarnation de la souveraineté dans des personnages de chairs et d'os, moins soucieux qu'autrefois de se distinguer du reste du monde et de se retirer derrière l'aura de leurs fonctions? Il y a là sans doute matière à une réflexion qui porterait sur le rapport des Suisses à la monarchie.

C'est que le monde change, et ce qui se passe à Vienne en 1814–1815 en est le vivant témoignage. Sur les bords du Danube, l'Europe fête la fin des guerres

66 Pour la problématique générale, voir Norbert Elias, *La société de cour*, rééd., Paris 2008.

67 Dominic Lieven, *Russia against Napoleon. The Battle for Europe, 1807 to 1814*, London 2010, pp. 56–59.

napoléoniennes, mais le Congrès est aussi l'occasion de renouveler le mode de relations entre les Etats et d'établir de nouvelles mœurs diplomatiques. Si sous l'Ancien Régime les congrès diplomatiques se font en dehors de la présence des souverains, qui ne sortent guère plus officiellement de leurs palais, c'est que la diplomatie est essentiellement secrète et que les agents diplomatiques sont dotés de mandats extrêmement limités. Des diplomaties parallèles sont certes menées par les souverains, mais dans un secret plus étroit encore. Au sortir de la Révolution, le secret n'est pas aboli, loin s'en faut, mais les négociations entre puissances se font au grand jour, avec la présence et l'engagement personnel de certains souverains, le tsar de Russie au premier rang.⁶⁸ Naturellement, l'appareil diplomatique demeure important, mais la présence des rois et empereurs est une nouveauté remarquable. Il se noue à Vienne des amitiés et des inimitiés durables entre souverains européens, liens qui ne seront pas sans conséquences politiques.

L'engagement personnel des souverains a pour pendant leur visibilité et leur présence dans des événements mondains où se mêlent têtes couronnées, petits souverains, courtisans, banquiers, demi-mondaines, aventuriers et espions de tout acabit. Le peuple lui-même est convié à venir voir les souverains se donner en spectacle et se dépouiller du caractère sacré de leurs personnes.⁶⁹ Cette désacralisation du pouvoir monarchique, si elle n'est pas proclamée dans les textes officiels, est une réalité héritée de la Révolution. Les souverains en sortent plus humains et plus proches de leurs peuples, phénomène qui s'amplifiera à travers tout le siècle qui commence.⁷⁰

Si Vienne pose les bases d'une «internationale des souverains», dont la Sainte-Alliance, tant voulue par Alexandre, est l'une des manifestations les plus marquantes, une autre internationale émerge en ce XIX^e siècle, celle des peuples. Mais ceci est une autre histoire...

68 En contraste, l'empereur d'Autriche François I^{er}, hôte du Congrès, mais inexistant dans les négociations, peut encore apparaître comme un souverain d'Ancien Régime.

69 Le pique-nique de l'Augarten et la course de traîneaux des souverains sont de bons exemples de cette proximité nouvelle entre le public et les monarques.

70 Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les gouvernements pousseront les monarques à se montrer fréquemment au public. L'exemple de la reine Victoria est parlant: à la suite de la disparition du prince Albert (1861), la Reine se retire de la vie publique et fait l'objet de vives critiques de la part de son premier ministre, William Gladstone, qui lui reproche de ne pas se montrer. Elle sera plus tard contrainte de faire des apparitions plus fréquentes. Autre exemple, celui du tsar Nicolas II et de sa famille, vivant retirés dans une existence bourgeoise, coupés de la Cour et de la société, attitude qui sera lourdement reprochée à la famille impériale. On peut risquer l'anachronisme de «people-isation» des monarques, phénomène qui perdure aujourd'hui et qui a fait passer la chronique des souverains de la page politique des journaux à celle de la vie mondaine internationale.